

La ville, l'été

Donald Alarie

Numéro 46, automne 1990

La ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, D. (1990). La ville, l'été. *Moebius*, (46), 75–78.

LA VILLE, L'ÉTÉ

Donald Alarie

extrême délicatesse

des pas traversent la rue
évitant de justesse
à l'aide d'une chorégraphie inédite
les animaux à moteur survoltés

voilà qui me nourrit
pour le reste de la journée

le compteur est en marche
dans le taxi de la solitude

la rue coule vers l'est de la ville
comme une maladie incurable

les points de suture du réel
ne tomberont pas d'eux-mêmes
malgré le fard
ils laisseront des traces
dans le cou et sur les joues des passants

le long des rives
se côtoient les petites vies
et les grands destins
un casse-tête en mille morceaux
sous la poussière des néons ridés
tout se vend tout s'achète
parfois même la beauté
et la mort
dans toutes les positions

ils se tiennent par la main
mais ne se parlent pas
impossible de savoir
s'ils écoutent la même musique
dans leur baladeur

lorsqu'ils sourient
c'est peut-être parce qu'ils sont heureux
de reconnaître les paroles
d'une chanson qu'ils auraient aimé avoir écrite
ou parce que la pression de la main de l'autre
a réussi à dire quelque chose de doux
malgré les notes qui éclatent sous leurs cheveux colorés

ils traversent l'été aux yeux de tous
mais pour eux
les saisons ne semblent avoir aucune légitimité

perdu en plein midi
il me vient l'idée folle
de résister à la lumière
au moment où des marteaux-pilons
autour de moi
passent brusquement à l'attaque

dans la poussière et le bruit
je ne suis qu'une pauvre créature
dont les membres semblent lui échapper

mes yeux roulent par terre
entre deux lignes blanches presque effacées
mes mains s'inquiètent devant leurs désirs fous
mes jambes veulent s'enfuir
dans une rue transversale
je me souviens d'un quartier voisin
où les arbres propagent une saine fraîcheur
mon coeur qui s'épuise attire sur lui
l'attention des badauds
heureux d'avoir enfin trouvé
une distraction urbaine originale

après quelques minutes
un spectateur demande qui je suis
et à l'instant où j'essaie de crier mon nom
j'entends le bruit des pièces de monnaie
qui tombent devant moi
comme une pluie musicale

je suis devenu un artiste de la rue

certains matins de septembre
le soleil donne l'impression
d'être épuisé
le bleu du ciel
ne lui semble pas une raison suffisante
pour faire un effort

les classes ont repris
ne restent dans les rues de la ville
que des bruits très utiles
des couleurs sans éclat
des phrases efficaces
des chemises blanches empesées
ou des cols bleus essoufflés
seuls quelques enterrements
viennent perturber la routine

les oiseaux consultent
serait-il déjà temps de plier bagage?

au coin de la rue
il m'arrive de m'arrêter
pour lire un texte à haute voix
de préférence un poème
ou un paragraphe
pris au hasard dans un roman inconnu

cela fait partie des joies de l'été

en hiver
les mots frileux
disparaissent trop rapidement
dans les plis des manteaux